

**ANECDOTES ET PAYSAGES  
DE GUERRE**

Propriété de l'éditeur



Copyright by Colonel G. DU BOURG. Paris 1926

*Tous droits de traduction et reproduction réservés pour tous pays*

Colonel G. DU BOURG



1914

1918

# ANECDOTES ET PAYSAGES DE GUERRE

ILLUSTRATIONS  
DE  
P. MANNIN

Préface  
par le Général DE CASTELNAU



TOLRA. ÉDITEUR

28. RUE D'ASSAS  
PARIS





## PRÉFACE

A la veille de la grande tourmente qui, de 1914 à 1918 a bouleversé l'ancien et le nouveau monde, le Capitaine du Bourg, officier de Cavalerie démissionnaire, goûtait dans l'intimité d'un délicieux foyer, le charme d'une existence remplie par des sollicitudes de la vie terrienne et par le culte désintéressé des Lettres et des Arts.

Mainteneur des jeux floraux dans la poétique cité de Clémence-Isaure, écrivain élégant et goûté, aquarelliste à ses heures, il s'appliquait efficacement à perpétuer les traditions d'honneur, de patriotisme, d'attachement aux œuvres de l'esprit, d'intérêt aux travaux de la terre et de fidélité à toutes les nobles causes, qui ont placé ses familles paternelle et maternelle au rang des plus considérées dans la ville rose des Capitouls et les dures montagnes du Rouergue.

Quand sonna le tocsin de 1914, le Capitaine du Bourg, sportmann convaincu et entraîné, chaussa, dès la première minute, les éperons d'acier qu'il avait tenus, en réserve, vierges de toute trace de rouille ; sans aucun délai il se hâta de rejoindre l'escadron dont le commandement lui avait été réservé.

Dans les *Paysages et Anecdotes de guerre* qu'il s'est enfin décidé à présenter aujourd'hui au public, le « Capitaine de Cavalerie » du Bourg, devenu par la guerre « Colonel d'Infanterie » laisse parler son âme de rude soldat, son cœur de bon chef passionnément attaché à ses subordonnés, son esprit de littérateur et d'artiste formé aux labeurs de la pensée et au goût de l'observation.

Avec quelle poignante émotion et quel puissant intérêt, j'ai lu et relu ces pages vibrantes et colorées !

J'y ai retrouvé le parfum d'une époque lointaine où, sous

le toit hospitalier de bien aimés et inoubliables parents communs, l'enfant qu'était le Colonel du Bourg grandissait sous mes yeux et promettait de devenir, un jour, l'homme qu'il est.

J'y ai revécu, en même temps, dans sa tragique et mouvante réalité la formidable bataille de 52 mois dont l'Armée française est sortie victorieuse.

Il était bien placé pour la contempler cette lutte épique, le Colonel du Bourg ; car ces 52 mois, il les a intégralement passés dans les unités combattantes les plus exposées : cavalerie divisionnaire, infanterie, cuirassiers à pied. Les deux régiments dans lesquels il a servi, depuis 1915, ont mérité la fourragère rouge.

A aucun moment, le Colonel du Bourg n'a quitté la tranchée de première ligne pour goûter à l'arrière les éphémères délices d'un poste moins exposé ; la seule absence qu'il ait à se reprocher, ce sont les 12 jours qu'il a dû, bien malgré lui, passer à l'hôpital de Courlandon pour soigner la « vaccination ferrugineuse » que le « Boche » lui avait inoculée sous la forme de trois éclats d'obus...

N'était sa modestie habituelle, le Colonel du Bourg pourrait donc se vanter d'avoir partout et toujours été « aux premières loges ». Exécutant des plus brillants, en même temps qu'observateur toujours en éveil, à la fois spectateur et acteur, partout présent dès qu'il y avait un coup à donner ou à recevoir, de l'Hartmannswillerkopf au Chemin des dames, de Verdun à la Somme, de l'Ourcq à l'Argonne, il a su voir la guerre avec un œil d'artiste, et pénétrer les secrets de ses redoutables mystères avec la philosophie sereine d'un homme qui puise la certitude aux sources d'une foi inébranlée.

En se donnant corps et âme à une tâche qu'il aurait estimée avoir remplie incomplètement s'il en avait vu ailleurs une autre plus dangereuse, il n'a fait, ainsi qu'il le dit lui-même, que demeurer dans sa « ligne d'hérédité ».

Issu d'une de ces vieilles familles terriennes qui, de temps immémorial, n'ont réclamé qu'une prérogative et qu'un privilège, celui de servir la France, il appartient à ces générations qui, vivant dans l'attente et la silencieuse préparation de la victoire libératrice, ont poursuivi, pendant près d'un

demi-siècle, cet unique objectif : effacer les traces de nos défaites de 1870. A cette guerre de 1870, tous les siens avaient pris part : l'un de ses oncles, Armand du Bourg, était tombé frappé à mort à Patay, dans la glorieuse phalange des zouaves pontificaux. Son père, ancien officier d'infanterie, avait immédiatement repris les armes et mis ses forces et son dévouement au service du pays, ce dont celui-ci devait, trente ans plus tard, le récompenser en l'exilant. Il est vrai qu'il s'était dans l'intervalle, rendu coupable d'un crime impardonnable : veuf d'une compagne admirable et tendrement aimée, il avait renoncé à ce monde pour entrer dans l'ordre de saint Benoit.,.

Il était donc logique et inévitable que le descendant de cette longue lignée obéissant à l'appel impérieux de sa race, vint, dès le premier jour, apporter à la patrie menacée non seulement l'offrande de sa vie, mais aussi — sacrifice autrement dur — les 17 ans de son unique enfant.

Aujourd'hui, il nous livre la quintessence d'un carnet de campagne fidèlement tenu. Pages vécues, où l'on ne doit pas s'attendre à trouver le récit de prouesses individuelles, encore moins la glorification indiscrete d'exploits personnels ; — impressions d'un chef assez haut placé pour voir les ensembles, et assez lucide pour apprécier dans sa plénitude l'effort immense et collectif d'une troupe passionnément aimée ; — fragments infiniment émouvants de l'obscurité épopée qu'en lettres de sang, a tracé un régiment immortel, le 152<sup>me</sup> d'infanterie.

Le lendemain même de l'arrivée du commandant du Bourg, dans ce corps d'élite, au cours d'un furieux combat livré sur les pentes de l'Hartmannswillerkopf, le 152<sup>me</sup> perd 2 045 hommes, les 2/3 de son effectif. Effroyable saignée infiniment supérieure à celle qu'avant cette guerre on croyait qu'une unité pût supporter sans un affaiblissement chronique nécessitant une mise au repos prolongée et une très délicate reconstitution. A peu près anéanti, le régiment reste néanmoins à son poste, maintient et conserve le terrain conquis, en dépit des contre-attaques acharnées de l'ennemi ; puis, après quelques jours de repos seulement, employés à

incorporer et à amalgamer les renforts les plus disparates, le 152<sup>me</sup> reprend sa garde aux monts d'Alsace, aussi vivant, aussi cohérent, aussi prêt au sacrifice que par le passé. Mystère absolument inexplicable pour ceux qui ignorent qu'un régiment a une âme, et que, malgré toutes les pertes, toutes les destructions, toutes les épreuves, cette âme subsiste dans sa radieuse immortalité tant que n'ont pas disparu les deux éléments qui la constituent : la *tradition* et l'*encadrement*.

C'est à conserver et à transmettre cette tradition de gloire, à refaire et à retremper des cadres périodiquement fauchés par les balles allemandes, que s'est employé dans sa sphère, et sous les ordres de chefs pour lesquels il a conservé la plus reconnaissante des admirations, le colonel du Bourg ; et le jour où, promu au grade supérieur il a dû abandonner, les larmes aux yeux, le régiment auquel il avait compté pendant près de 3 ans, il a pu se dire avec un légitime orgueil qu'il avait teint d'un peu de son sang la fourragère rouge du 152<sup>me</sup> et fait passer un peu de son âme dans l'âme de ses fiers soldats.

« Sans les cadres de l'armée française, a-t-on pu affirmer avec infiniment de raison, l'Entente n'aurait pas gagné la guerre »...

Peut-être cet ouvrage passionnément émouvant et intéressant aidera-t-il à comprendre d'où notre pays a tiré cette pépinière de cadres et mettra-t-il une fois de plus en lumière, ainsi que l'auteur le fait remarquer dans une de ses pages les plus profondes, la nécessité d'une élite, et « du point de vue de l'économie sociale, l'importance primordiale de notre survie, qui capitalise les efforts passés et qui vivifie les énergies de demain ».

Puissent pour le salut de la France, et grâce à la sève si riche de notre race et à la vertu féconde de nos traditions ancestrales, puissent ces nécessaires élites, si cruellement éprouvées par la guerre, se reconstituer et se perpétuer sur le sol sacré de notre Patrie très aimée.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU.





## CHAPITRE PREMIER

### JOURNÉES DE MOBILISATION ET DE CONCENTRATION

Le « chant du départ ». — En route. — La « défénéstration » bordelaise d'une succursale Maggi. — Mes fiançailles avec mon escadron. — Une messe militaire en Beauce. — Vers le front.

#### 2 Août 1914.

**L'**ORDRE de mobilisation me rejoint, le 1<sup>er</sup> août, dans les Cévennes et, d'urgence, me convoque à Bordeaux. M'est-il possible de noter, avec netteté, avec pondération, avec sincérité, les sensations multiples et complexes, ostentatoires ou pudiques, persistantes ou éphémères que provoque, dans mon être, cet instant dramatique de ma vie ?

Tout d'abord je m'énerve à déchiffrer l'indicateur, à épousseter ma cantine, à regrouper un équipement guerrier, délaissé depuis plus de 10 années, ce pendant que me pourchasse l'obsédant leit-motiv : « Ne vais-je rien oublier ? » Suis-je, en cet instant, capable de donner à mon « chant de départ », sa tonalité expressive et définitive ? Du reste, l'objectivité, l'immédiat et la minutie de la besogne facilitent, dans mon âme et dans l'âme des chers miens, le stoïcisme de la grande séparation.

Dans le train qui maintenant m'entraîne, voici le cinéma des gares qui s'alertent au tocsin de la mobilisation. Dans les compartiments, autour des compartiments, ni chants ni cris. Seulement, un peu plus de fébrilité parmi les sacs qui

s'entassent dans les filets, plus de cordialité à partager les places et même moins d'apreté dans la revendication des coins... Par les vitres décloes, le sourire ardent de ceux qui partent communique, sans emphase, avec le sourire humide de ceux qui restent. Cette retenue de la foule française, qui se révèle identique à chaque station, grande cité ou modeste village, laisse percevoir, dans sa mesure, dans sa noblesse, dans sa fermeté, la voix ancestrale de la France. A son accent maternel et décisif, tout obéit et les révoltes individualistes elles-mêmes s'anesthésient. Les amours nationales, les haines nationales, les volontés nationales sont proclamées par l'unisson des journaux, qu'ils soient bleus, qu'ils soient blancs, qu'ils soient rouges. Elles s'affirment par l'accent franchement fraternel de mes voisins de route qui s'expriment à cœur dénudé, comme en famille, sans crainte de prêter à des déformations malveillantes, de se heurter à des divergences politiciennes, de froisser le protocole des classes. La brutale agression de l'Allemagne vient de nous donner une sensibilité uniforme et globale. Chacun de nous, j'en ai la perception bien nette, chérit la France avec un capital d'amour de plusieurs siècles.

La nuit vient. Les ténèbres submergent la campagne et la rame de nos wagons. Seule, la locomotive poignarde l'ombre du faisceau aveuglant de ses lanternes. Comme les lampes du compartiment, nos exaltations se sont mises en veilleuse. Ce n'est pas le silence du sommeil, c'est le silence du recueillement. Mais tandis que la collectivité s'assoupit, l'individu se réveille... l'individu qui se sent irrémédiablement séparé de tous ceux qu'il chérit, qui ne les verra peut-être plus, qui se reproche de n'avoir pas su communiquer à sa dernière caresse toute l'effusion et toute la tendresse de son âme, qui comprend tardivement l'héroïque abnégation des êtres aimés qui restent au pays sans le bienfaisant dérivatif de l'action et qui charitablement dérobent leurs larmes brûlantes au départ de leur soldat.

Insensiblement, cet état d'attendrissement devient plus égoïste : le cœur se contracte à la prévision des lendemains tragiques, à la répulsion des souffrances imminentes, à la peur de la peur ! A la cadence interminable des heures nocturnes, l'angoisse se fait d'autant plus torturante que les ténèbres dissimulent davantage le sourire confiant et exaltant de la terre patriale.

Heureusement, la nuit est l'Empire vivant des Morts. Dans ces ténèbres inquiètes, nos Ancêtres accourent à notre secours. D'une adjuration plus pressante, ils nous lèguent leur exemple, leur expérience, leur patrimoine ; ils détournent nos regards des heures immédiates pour les fixer sur les heures éternelles. Ainsi, autour de chacun de nous, c'est le passé de notre famille, le passé de notre région, le passé de notre Patrie qui reprennent leur vie immortelle et qui commandent notre vie éphémère. Grâce à cette incantation ancestrale, mon être docile sourit maintenant d'amour à son rêve essentiel, traditionnel et professionnel, l'offrande à la France de sa vie de soldat. Cette contemplation dans le passé s'est reflétée jusque dans les replis les plus obscurs de mon âme ; elle m'a rendu ma sérénité, tant est profondément humaine cette pensée d'Aristote : « La contemplation est la cime du bonheur ».

### 3 Août 1914. Bordeaux.

Intermède nocturne de la mobilisation : la mise à sac de la succursale Maggi à Bordeaux. Pendant qu'une vingtaine de jeunes gens « défenestrent » le mobilier de cette firme allemande d'accaparement et d'espionnage, une foule immense obstrue le Cours de l'Intendance et les abords du Théâtre Français, homologuant, par l'unanimité de ses clameurs, la brutalité de cette exécution. Les agents de police eux-mêmes, en cordon d'ordre autour du pilori, affectent de détourner la tête et frisent leur moustache d'un sourire complaisant... Il

est loisible de philosopher, dans les sens les plus divers, sur le réflexe tardif et enfantin, de ce peuple-roi, dont la souveraineté s'est montrée préalablement incapable de protéger la France contre les manœuvres et la pénétration de l'ennemi héréditaire et qui maintenant en rend responsable l'innocence d'un mobilier. Mais une constatation s'impose : cette foule bordelaise, si différenciée par l'âge, par le sexe, par la position sociale, par l'orthodoxie politique, affirme l'unanime et irrévocable volonté de « bouter » l'ennemi hors de la France...

### 5 Août 1914. Libourne

Le 7<sup>e</sup> escadron du 15<sup>e</sup> Dragons est mis sous mes ordres, à Libourne. Quel bel escadron ! Sa remonte provient, en partie, des écuries de chasse de Pau. Son recrutement assemble des enfants du Béarn, du Pays Basque, de l'Aquitaine, tous regardant bien en face et ce qu'ils laissent au pays natal et ce vers quoi je vais les mener. Cette lucide résolution du réserviste français m'émeut même davantage que la fougue enthousiaste de notre légendaire conscrit. Dans la cavalerie en particulier, ces « anciens », vieux tout au plus de 26 printemps, et sélectionnés parmi les meilleurs de chaque classe, sont les éléments prédestinés à la constitution d'une troupe d'élite. Pendant que je leur remémore la technique professionnelle et que je gradue leur entraînement, je prends, à chaque appel, le plaisir gourmand d'écouter la musique de leurs noms : Bidegaray, Elissalde, Bordesoulle, Cazadebat, Sarrama, Darmajou, Irrigoyen, Ibarouille, Ustaritz, etc., etc. Cette mélopée, dont les modulations ondulent comme le profil des montagnes basques et comme les inflexions de la chanson des gaves ou de l'accent de leurs riverains, fait tournoyer, dans mon cœur occitan, la farandole mélodieuse et lumineuse de notre cher Sud-Ouest.

Pour encadrer mes réservistes, des officiers du plus pur



## TABLE DES MATIÈRES

---

Préface.....	Pages 5
--------------	------------

### CHAPITRE PREMIER

#### JOURNÉES DE MOBILISATION ET DE CONCENTRATION

Le « chant du départ ». — En route. — La « défénéstration » bordelaise d'une succursale Maggi. — Les fiançailles avec mon escadron. — Une messe militaire en Beauce. — Vers le front.....	9
---	---

### CHAPITRE II

#### DE LA BATAILLE DE LA MARNE A LA COURSE A LA MER

A l'aile droite de l'armée Maunoury. — A la poursuite de l'ennemi. — Encerclés à l'Eclusier ! — Bravoure du Lieutenant Mathieu de Noailles. — L'agonie de Courcelles-le-Comte. — Le Moulin de Ransart pris par un lieutenant mitrailleur.....	19
---	----

### CHAPITRE III

#### DANS LES TRANCHÉES DE CAVALERIE

Devant Lassigny. — Nos voisins noirs du 8 <sup>e</sup> tirailleurs. — La mort du duc de Lorge. — Une visite au Q. G. de la II <sup>e</sup> armée. — Anec-	
---	--

	Pages
dote belge. — Le secteur de Belval. — Corbie dans le passé et dans le présent. — Une patrouille de territoriaux. — La bague d'aluminium et les limousins du 223 <sup>e</sup> . — Mes adieux à mon escadron .....	35

#### CHAPITRE IV

##### SUR LES VOSGES

Le « premier régiment d'infanterie de France ». — Sur l'Hartmann, la journée faste et la nuit néfaste. — Une contre-attaque funambulesque. — L'esprit cavalier. — En ski, sur les flancs de l'Hartmann. — Un joli coup de fusil au Südel. — Nocturne au Bois Quadrangulaire. — La première fourragère. — Nos mulets.....	47
--	----

#### CHAPITRE V

##### DANS LA SOMME

La boue de la Somme. — La tanière du Docteur Funck-Brentano. — La bataille de Cléry. — L'ennoblissement par la fourragère. — Le centre de ravitaillement de Bonfray. — La « voie sacrée ». — La bataille de Sailly-Sallisel. — Les contre-attaques boches. — P. C. du Bois Mouchoir : le colonel Semaire et le « fidèle » Berget.....	69
---	----

#### CHAPITRE VI

##### DANS LES CORPS FRANCS

Un coup de main dans le Schönholz. — Deux coups de main dans le saillant d'Ammerswiller. — Le « crocodile ».....	89
--	----

## CHAPITRE VII

## SUR LE CHEMIN DES DAMES

	Pages
Le « Chemin des Dames » dans l'histoire et dans l'actualité. — Napoléon et M. de Bussy. — Le P. C. Roxane. — La bataille de Vaucclerc. — Un chef. — La Grotte du Dragon. — La bataille d'Heurtebise : les Schildt. — La reprise du plateau de Vaucclerc. — Un grand Prélat de France .....	101

## CHAPITRE VIII

## NOCTURNE DEVANT VERDUN

Le nivellement des tranchées. — La marche à tâtons. — Causerie avec des fantômes. — Le sybaritisme dans une sape.....	117
---	-----

## CHAPITRE IX

## NOTRE BARRAGE DEVANT LA RUÉE

Débarquement d'un train sous l'œil des Boches. — Un chef de Corps improvisé. — Un « bluff » défensif : l'héroïsme du bataillon Marnet. — 5 jours de lutte pied à pied. — Encerclés dans le Bois de Belleau ! — La contre-attaque .....	123
--	-----

## CHAPITRE X

## LA GUERRE DE MOUVEMENT

Dans le nuage des fumigènes. — Le foisonnement des mitrailleuses boches. — Holocauste d'un régiment américain. — L'invulnérabilité	
--	--

	Pages
bilité des ténèbres. — Les « Bébé Renault ». — La « Grosse Bertha » du Bois du Châtelet. — Une « veillée d'armes ».....	127

## CHAPITRE XI

### DANS LES FORÊTS DE L'ARGONNE

La « charnière » de la retraite allemande. — Un raid d'infiltration. Ravitaillés par les Boches ! — Vers la cote 176. — Une « machine infernale ». — Le luxe d'un Q. G. allemand. — Le lutte contre la forêt et contre les « jager ».....	133
---	-----

## CHAPITRE XII

### ÉPILOGUE

L'armistice. — Le « Te Deum » .....	145
Répertoire des noms cités dans ces Notes de guerre .....	145

